

DEUX SÈVRES



ET UN CANARD

JOURNAL RÉALISÉ PAR LES LYCÉENS DE MELLE, BRESSUIRE ET NIORT – CONFLUENCES79.FR – JUIN 2019

NIORT LES BASSINS DE LA DISCORDE

Le débat qui oppose la majorité des agriculteurs et les militants écologistes dure depuis quelques années et est loin d'être terminé.

En septembre 2017 a été annoncé un projet de construction de 19 bassins de stockage d'eaux agricoles: 15 dans les Deux-Sèvres, 2 dans la Vienne et 2 en Charente-Maritime. Ces réservoirs doivent stocker l'eau en hiver pour la redistribuer sur les 230 exploitations agricoles en été. Le coût total des travaux s'élèverait à 60 millions d'euros (selon La Nouvelle République); l'eau puisée dans les nappes et les cours d'eau serait retenue à hauteur de 8,6 millions de m³. Si le projet séduit la majeure partie des agriculteurs, il est loin de faire l'unanimité du côté des militants écologistes qui se sont mobilisés à plusieurs reprises. Parmi eux, Julien le Guet, membre du collectif «Bassines non merci». La quarantaine, cet éducateur qui travaille à la Frenaie, une entreprise coopérative tournée vers l'écologie pratique, milite depuis le début contre l'implantation des bassines. «Elles ne se feront pas, ça ne sera pas tenable».

C'est un homme détendu, mais sûr de lui que nous avons rencontré dans le cadre verdoyant du jardin des Plantes, dans le centre ville de Niort. «Soit nous changeons notre manière de consommer, soit nous allons droit à la catastrophe» lance-t-il. L'urgence climatique actuelle s'est immiscée dans le débat des bas-

sines. Le collectif «bassines non merci» dénonce ce qu'il considère comme les freins d'une évolution plus écologique de notre société. Le terme «déli de démocratie» revient souvent dans les déclarations des militants. Ceux-ci dénoncent un manque de prise en compte de l'opinion des citoyens et mettent en avant une communication visant à sensibiliser les individus à la complexité du débat. «On n'est pas une machine de guerre, la seule machine que nous avons à disposition c'est notre nombre» déclare Julien le Guet, insistant sur son envie d'une démocratie plus directe.

Depuis 2017 le collectif vit d'actions de désobéissance civile: intervention auprès de citoyens, manifestation, affiches humoristiques, tous les coups sont permis du moment qu'ils restent pacifiques (dans les termes d'un des penseurs de la désobéissance civile, Henry David Thoreau). «Notre lutte se construit autour de la non-violence» affirme le Guet. Parmi ces actions, la création d'une ZAD est sans doute celle qui interpelle le plus. L'idée étant de mettre en place un mouvement alternatif militant bâti autour de principes d'autogestion et d'internationalisme: «Ce combat là n'est pas seulement local, il est aussi national et même international».

Mais s'il y a débat, c'est bien que d'autres revendications sont avancées. Thierry Boudaud, vice-président de Coop de l'eau 79 est défenseur des bassines. «Ce n'est pas un projet pour l'agriculture d'hier, mais pour l'agriculture de demain». Pour lui il est primordial de «préserver une activité économique agricole sur le bassin de la Sèvre niortaise», mais aussi de tenir compte des questions écologiques. Lorsqu'on lui reproche une forme de greenwashing mise en avant par Julien le Guet, «on essaye d'habiller le projet en vert pour faire passer la pilule», celui-ci répond par le pragmatisme, insistant sur les accords passés avec les associations environnementales. «Nous n'avons pas à nous justifier de savoir si c'est vert ou non, nous n'avons plus qu'à le démontrer». Rien d'incompatible selon lui, «les bassines c'est la prise en charge de questions agricoles et environnementales. C'est un tout!».

Cette idée de compromis est au centre du débat actuel, les accords mentionnés ayant convaincu une part des opposants et radicalisé les autres. De nombreuses questions sont donc à prendre en compte, complexifiant un débat animé par un éternel conflit: compromis ou révolution?

—Achille, Margot, Léonie

NIORT « IL EST HUIT HEURES, JE VOUS ÉCOUTE ! »

Cette semaine, pour la vingtaine de jeunes de première littéraire, le lycée Jean Macé appartient au rayon des souvenirs, les cours ayant été banalisés pour l'occasion. «Un reportage sur la manif, c'est possible?» tente Achille du bout des lèvres. «Ça dépend, c'est quoi ton angle?» tranche sans ménagement Adrien, le rédac' chef. «Photo? Radio? Vidéo?» s'enquière Loïs, Efthymios et Nicolas, journalistes venus prêter main-forte à leurs apprentis du moment. La conf' de rédac', c'est la gare de triage des sujets, tous proposés par les élèves; le tamisier des chercheurs de bons papiers, tous discutés collectivement. Le stress se lit sur les visages. Tous ont bien conscience de vivre une expérience unique, à mi-chemin entre l'engagement citoyen et la formation professionnelle. «Il faut qu'on soit à 14 heures sur la Brèche! Ça nous laisse tout juste deux-trois heures pour se documenter et épilucher les dépêches de la veille...» rebondit Aurélie, nullement impressionnée par cette immersion journalistique. Nul doute qu'à l'heure de la deadline, il en sera tout autrement. La frénésie gagnera alors les locaux du Centre Du Guesclin prêtés par la Ligue de l'Enseignement. «À nous la parole!» proclame fièrement leur média numérique... Le plus dur sera désormais de l'abandonner.

—Nicolas Marjault professeur au lycée Jean Macé à Niort

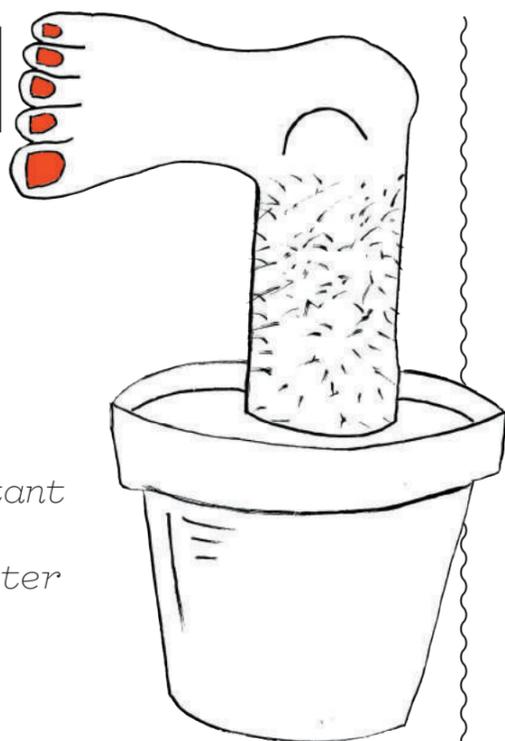


NIORT

QUESTION DE POILS

Certaines femmes ont décidé de s'affranchir des normes en arrêtant de s'épiler, de se maquiller ou de porter des soutiens-gorge. Paroles de femmes rencontrées dans la rue.

—Lisa, Garance et Azizah



Françoise
68 ans, Retraitée.

«Personne ne me force, si j'ai envie de m'épiler c'est pour mon bien-être»

Lucie
23 ans,
Responsable des ventes.

«Les femmes qui décident de ne plus porter de soutiens-gorge et de ne plus s'épiler, je trouve que c'est un peu extrême»



Anne
54 ans, Professeure des écoles.

«On n'a pas besoin de se farder de maquillage pour exister»

Charlyne
17 ans, Lycéenne.

«Je suis adepte du mouvement, je ne porte plus de soutien-gorge et je m'épile rarement [...] Mais parfois on sent le regard des gens qui portent un jugement»



Marina
16 ans, Lycéenne.

«Il m'arrive de ne pas porter de soutien-gorge, mais je me sens obligée de me maquiller et de m'épiler [...] Je soutiens les filles qui font ce choix»

NIORT

DES PICS, DES BARRES POUR LES SANS-ABRIS

Il y a un grand fossé entre le monde du dessus et nous qui sommes tout en bas ». Titi est sans domicile fixe. Arrivé à Niort il y a 25 ans, il a quitté Caen, en Normandie, avec son cousin Pedro pour oublier sa vie d'avant et recommencer à zéro. En arrivant ici, il rencontre Rodrigue, son ami aujourd'hui. C'est dans un parc proche de l'avenue de Verdun que la rencontre se fait avec Titi, 48 ans et Rodrigue, 44 ans. Dans ce parc, les bancs sur lesquels ils dorment ne sont pas modifiés, ce qui n'est pas le cas de nombreuses villes. À l'instar de Nice, qui détient le palmarès de l'hostilité pour les sans-abris, de nombreux bancs, parcs, trottoirs sont pensés de manière à ce que les sans-abris ne s'y installent pas.

«Ils pensent pour nous, ces mobiliers sont construits pour éviter qu'on se rassemble». Rodrigue insiste sur le fait que ces modifications ne sont faites que pour déranger les sans-abris et les pousser à bouger de leurs installations. Une femme, amie des deux hommes se confie, «ce parc, on l'appelle le saloon, c'est chez nous ici!». Pour eux ce parc est un lieu de rassemblement et d'entraide, l'aspect social et la communication avec le reste du monde sont une nécessité au quotidien. À cinq minutes de leur «saloon», la gare a tout fait pour éloigner les SDF. Des bancs avec des accoudoirs ont été installés

et empêchent les sans-abri de venir s'y reposer.

Depuis 1992, la Fondation Abbé Pierre s'engage à défendre le droit des personnes sans domicile d'accéder à leurs droits, leurs biens, mais aussi au logement. Depuis quelques années, la fondation se concentre aussi sur les centres villes et notamment les mobiliers anti-SDF. Noria Derdek, membre de l'association confie que «le mobilier urbain se radicalise afin d'éviter que les SDF s'installent». Il devient hostile puisque «ce sont des barres, mais aussi des pics qui ne cessent de recouvrir l'urbanisme, les bancs disparaissent et les sièges une personne apparaissent» déplore Noria.

«C'est un peu tout le monde qui orchestre ces changements urbains, les communes, les propriétaires privés, les banques...

«CE PARC, ON L'APPELLE LE SALOON, C'EST CHEZ NOUS ICI»

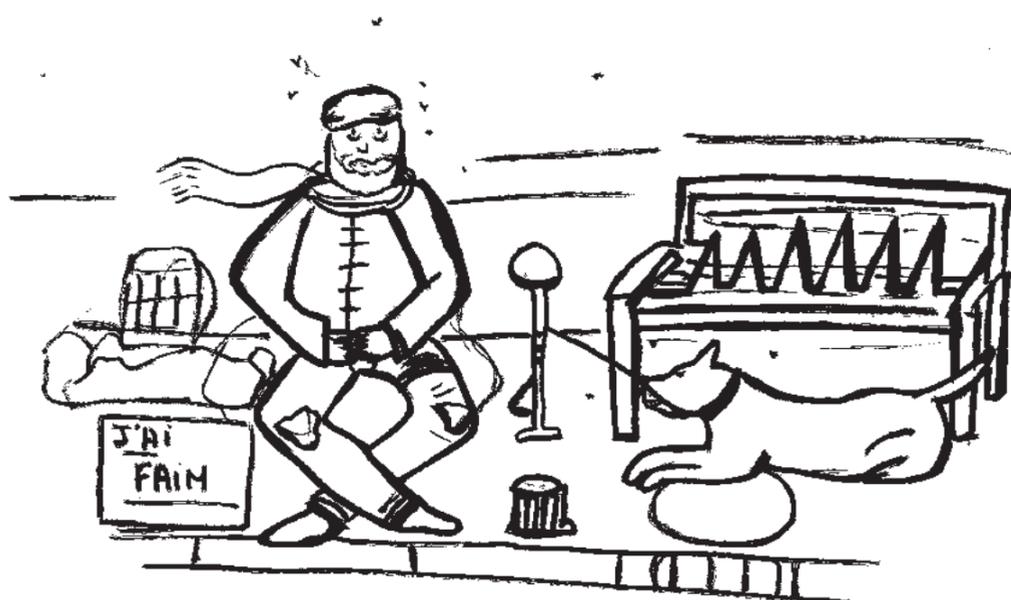
Une personne et une commune devraient pouvoir donner l'exemple» insiste-t-elle. Les communes qui orchestrent ces changements s'engagent pour la plupart à mettre en place des solutions d'habi-

tations qui empêcheraient les sans domicile fixe d'errer dans les rues et de ne plus être confrontés à «cette gêne que peuvent apporter certains SDF».

Noria Derdek, est, entre autre, à l'origine de la cérémonie des Pics d'or. Organisée par la fondation, la cérémonie, inspirée par les Gérard de la télévision, répertorie et récompense satiriquement les villes qui ont fait de leurs centres des territoires où les SDF sont «menacés et invisibles». À travers le #Soyonshumains, la fondation collabore avec les citoyens français et récolte de nombreuses publications photographiques qui montrent la dureté des mobiliers urbains. C'est à ce titre que Nice a obtenu, en 2019, la palme d'or de la ville qui compte le plus d'installations anti-SDF.

Cette cérémonie a pu faire réagir les villes et les entreprises qui mettaient en place ce type de mobilier, notamment la ville de Paris et BNP qui suite à la publication d'une photo de Christian Page ont été «particulièrement choquées» et ont décidé de retirer l'ensemble des infrastructures jugées trop répressives pour les SDF. En attendant loin des pics, des bancs à accoudoirs, des vigiles, des interdictions... Titi et Rodrigue continuent leur soirée au «saloon».

—Mia, Morgan et Margaux





DANS LA HALLE
 Au détour des allées, moments de vie de la Halle du marché de Niort.
 —Eloi, Leonie, Felix



MELLE
 «À NOTRE ÉCHELLE OH POURRAIT UTILISER DES SOLUTIONS ALTERNATIVES»

Rencontre avec 2 viticulteurs travaillant en agriculture raisonnée par conviction.

On dépend du climat, on constate qu'il change» affirment Cyril Geffard viticulteur-agriculteur de 46 ans à Marignac (17) et Nicolas Chadouteau, jeune viticulteur d'une trentaine d'années à Sainte-Mêmeles-Carières (17). Tous les deux sont en agriculture raisonnée et s'accordent à constater que les effets du réchauffement climatique sont très importants et touchent leurs exploitations: saisons plus précoces, récoltes plus tôt dans l'année, hivers plus doux et étés plus chauds. Ils constatent par ailleurs les aléas climatiques comme le gel, la grêle et la sécheresse qui perturbent une récolte et «nous anéantissent au niveau financier et moral». Concernant la faune,

poursuit Cyril, «on voit beaucoup moins de passage de passereaux et de vanneaux huppés, par contre on voit beaucoup plus de sangliers qui défoncent les parcelles et de chevreuils qui mangent les bourgeons de la vigne».

REVENIR À LA TRACTION ANIMALE ?

«À notre échelle on pourrait utiliser des solutions alternatives en limitant les produits chimiques, moins travailler le sol et laisser des couverts» explique Cyril Geffard. Nicolas Chadouteau quant à lui est prêt à utiliser la traction animale pour limiter le terrassement du sol et favoriser la notation des cultures, parce qu'il «faudrait réduire notre consommation de pétrole

par deux. Tout le monde est concerné, il faut changer nos habitudes de consommation en utilisant moins de sacs plastiques, les avions sont aussi très consommateurs de pétrole et il faut réduire nos déplacements».

Pourquoi pas ne pas installer des panneaux solaires se questionne Nicolas, «mais pour l'instant c'est coûteux et demande beaucoup d'entretien». Mais le pire est encore peut-être à venir, conclut-il «on n'en est pas encore aux tornades, raz-de-marée, incendies ou tremblements de terre, comme aux États-Unis, mais si le gouvernement n'agit pas le changement climatique aura de plus grandes conséquences encore».

—Remy et Maxence

MELLE
 L'AGRICULTURE INTENSIVE A MAUVAISE RÉPUTATION

Regarde, ils nous empoisonnent encore avec leurs pesticides». Que connaît ce Parisien du monde de l'agriculture? Depuis quelques années les agriculteurs sont pointés du doigt. On leur reproche de polluer l'environnement. Cela concerne tous les agriculteurs qui ne sont pas en agriculture biologique. La France compte 448 000 exploitations agricoles dont 36 691 en agriculture biologique.

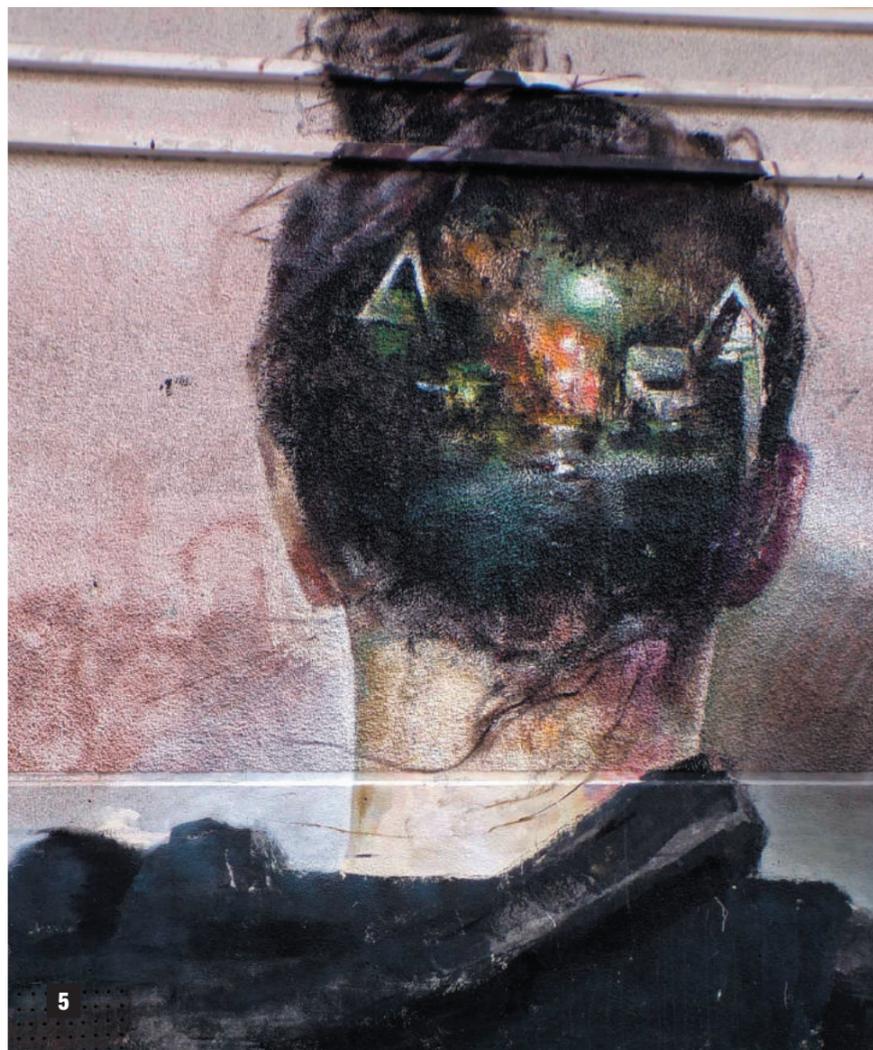
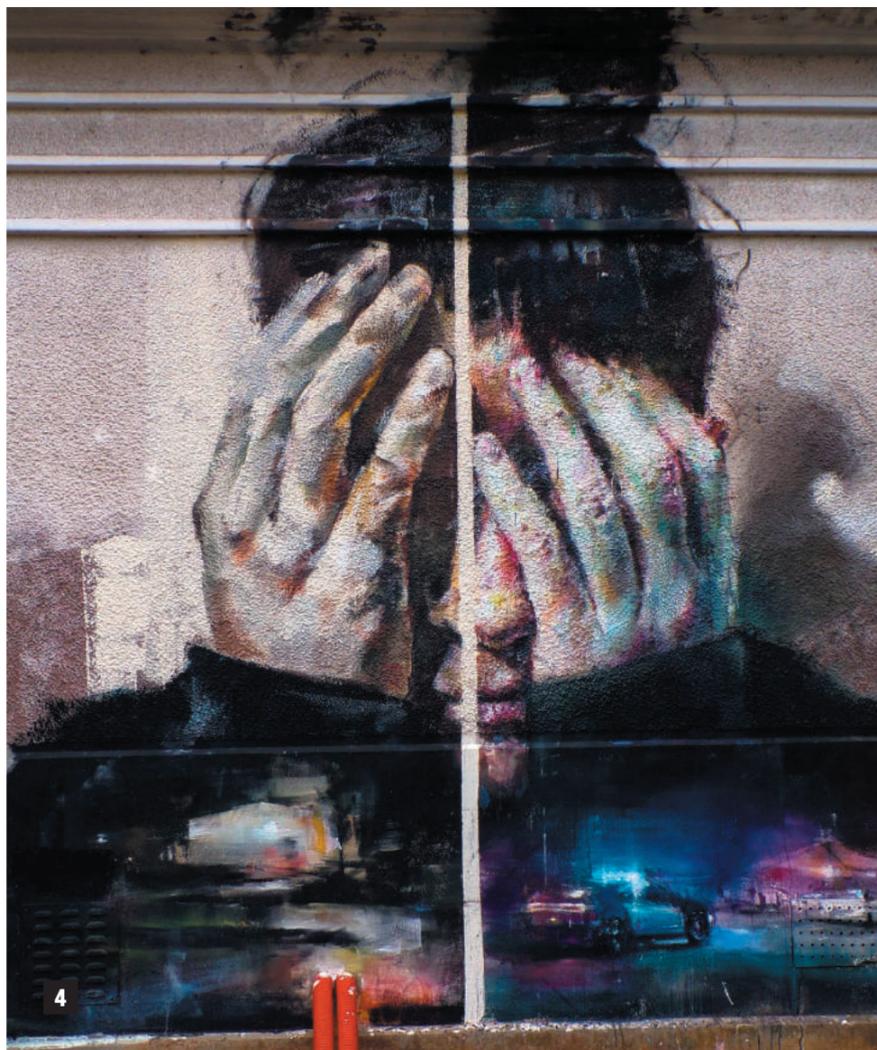
Les agriculteurs se défendent en disant qu'ils ne font que le nécessaire pour protéger leurs récoltes. «Les doses de pesticide que nous épandons sont contrôlées et dosées pour avoir une culture saine», estime un agriculteur de 57 ans qui a fait de l'agriculture intensive et utilisé des pesticides de manière non réfléchie. Aujourd'hui il a changé sa façon de faire. Il cherche à réduire au maximum son impact sur l'environnement.

Les agriculteurs vivent mal d'être regardés comme des pollueurs et souffrent de cette mauvaise communication qu'il y a sur les épandages de pesticides. Certains d'entre eux déclarent épandre pesticides et engrais chimiques seulement quand cela est nécessaire et que les conditions sont réunies pour une efficacité maximum. «Nous ne polluons pas comme certaines personnes le pensent», confie l'un d'eux. Un technicien de culture estime que si les doses sont respectées et mises au moment où les conditions sont optimales il n'y aura pas d'impact ou à très faible quantité sur l'environnement. Il déclare aussi que le bio a des conséquences différentes sur l'environnement. «Pourquoi dégrader l'environnement alors que c'est notre outil de travail?» estime un agriculteur.

—Armand et Lucas

NIORT





NIDAT SOU LES BOMBES

...DE PEINTURE

- 1. Boîtes à livres, Quai de la Préfecture
- 2. Daniel Munoz, rue de l'ancien musée 2013
- 3. Escif, rue du musée 2012
- 4,5. Sebas Velasco, allée Henri Dunant
- 6. Anonyme, rue de Bessac
- 7. Huskmitnavn, devanture de l'Alternateur
- 8. Escif, rue du musée 2012
- 9. SheOne et Otwo, Moulin du Roc 2010

—Norma, Lena et Alice

NIORT LOÏC ET LE PROJET SOLI'NIORT



Les gens préfèrent sauter dix repas plutôt que d'être vus par leurs voisins en se rendant dans une épicerie associative ». Loïc sait de quoi il parle, lui qui a débarqué à Niort il y a un an, content de quitter Paris, « moins de stress », avec pour objectif de monter une épicerie collective. Après une année de préparation, Loïc est fier d'avoir mis sa pierre à l'édifice. En juin 2019, Soli'Niort, l'épicerie coopérative et solidaire, doit ouvrir ses portes avenue de Limoges. Les projets d'épicerie coopératives sont issus des modèles américains, existant depuis 1973, avec le « Park Slope Food Coop ». En France, de nombreuses structures ont vu le jour et plusieurs villes en sont pourvues.

À 25 ans Loïc de Boishamon a l'aisance de celui qui a vu autre chose. Il sait mettre à l'aise, « vous voulez boire un thé? ». Couteau suisse, depuis un an il est à la fois chef de projet, coordinateur, en charge des financements, « c'est une des premières fois que je me retrouve confronté à un projet à monter de A à Z ». Après avoir grandi en Bretagne, il se décide à prendre la direction de Paris pour y faire des études de commerce, « malheureusement, la vie parisienne et les études ne me correspondent pas forcément ».

Il fait alors le choix de tout plaquer et de partir découvrir l'Inde. Durant 6 mois, Loïc s'engage dans l'ONG Navdanya (fondée en

1991) qui a pour but de protéger la biodiversité indienne et défendre « les petits paysans qui se suicident, car ils sont contraints à une agriculture intensive ». À son retour, Loïc a besoin de se retrouver et décide de se tourner vers le monde associatif, mais pas comme bénévole.

« C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE JE SUIS SUR UN PROJET À MONTER DE A À Z »

« C'est durant un stage au Secours catholique que je découvre un intérêt pour la thématique alimentaire ». À la fin de ce stage, Loïc, déterminé, décide de se lancer dans l'aventure et d'envoyer sa candidature à l'association niortaise. Choisi pour monter le projet d'épi-

cerie, il s'installe à Niort dans des bureaux mis à disposition par le Secours catholique afin d'être en contact direct avec les autres adhérents. Aujourd'hui, Loïc et ses collègues organisent très régulièrement des réunions d'information afin de pouvoir mobiliser le plus d'adhérents et de bénévoles possible.

Soli'Niort compte actuellement près de 90 bénévoles actifs. Pour Loïc, le projet est devenu un combat et il ne cesse de le répéter: « c'est un réel défi pour nous tous! ». Malgré sa forte implication, Loïc a décidé pour son futur de retourner à Paris, « ma copine restée là-bas commence à grogner de mon absence ». Il veut aussi finir en beauté son CDD fin août, « ce projet est très fatigant et j'ai vraiment besoin de vacances aussi... ». Loïc, tout sourire, dit vouloir continuer dans le domaine associatif et environnemental, « mais plus du côté des précaires que des financiers ».

—Morgan, Juliette et Mia

SOLI'NIORT ET SON CONCEPT

Le projet Soli'Niort a débuté le 1^{er} février 2018, c'est le fruit d'une réflexion entre trois acteurs de l'aide alimentaire: le Secours catholique, l'Escale et le CCAS (Centre Communal d'action sociale). Soli'Niort voulait s'inspirer des épicerie du Secours catholique et de l'Escale tout en innovant. Constatant que certaines personnes ont peur de demander une aide alimentaire, l'épicerie ressemblera à un supermarché lambda et les adhésions aux demandes de réduction ne se feront pas sur place. En effet, chaque demandeur doit remplir un dossier d'adhésion afin d'obtenir les réductions

proposées: 30%, 50% et 70% en fonction des revenus. L'épicerie sera ouverte à tous et les prix ne dépasseront jamais ceux en magasin. Elle proposera des produits agricoles locaux, mais aussi des marques connues de tous, comme du Coca... Les bénévoles de Soli'Niort souhaitent aider les acheteurs à consommer des aliments de saison et à limiter le gaspillage. Ils vont aussi créer un espace d'échange où tous les milieux sociaux pourront se côtoyer autour d'activités. Ce projet se concrétise peu à peu, car l'épicerie ouvrira ses portes début juin dans le quartier de Champclairiot Champommier.

MELLE UNE JOURNÉE SANS TÉLÉPHONE PORTABLE

À u lycée agricole de Melle, sept élèves de 1^{re} se sont lancés un défi: une journée sans téléphone.

Un lundi à 10h30, une idée un peu folle nous est venue. « Moi, je veux bien me passer de mon téléphone! », lance Lucas assis au fond de la classe. Après avoir noté son nom, nous reprenons la question, les autres élèves paraissent hésitants et pas du tout motivés pour relever notre challenge. « Et la musique, ça compte? », demande Mélissa au premier rang, rangeant ses écouteurs dans sa veste.

« Tout ce qui se fait sur le téléphone est interdit pendant 24 heures ». Eh oui c'est ça le défi! Se passer de son téléphone pendant toute une journée. Deux autres élèves lèvent le doigt amusés par la proposition. La rumeur se propage dans la salle décorée de citations et d'une frise colorée. Nous notons deux prénoms de plus. En tout, sept élèves de 1^{re} STAV décident de tenter le coup. Parmi eux, deux participants seulement ont réussi à tenir jusqu'au bout.

« LE TÉLÉPHONE NOUS ÉLOIGNE DE NOS PROCHES »

Pendant son temps libre, Lucas, le premier volontaire, a lu un livre, discuté avec ses amis et pris un petit jeu pour s'occuper dans la queue inter-

minable du self. Pour lui, le téléphone « ça nous rapproche de ceux qui sont loin, mais ça nous éloigne de ceux qui sont proches ». Nolwenn, elle, a trouvé plus simple de laisser son téléphone chez elle. « Comme ça, je n'étais pas tentée de le regarder entre les cours ». À la place, elle a pris un livre ou elle a parlé avec ses amis pour ne pas s'ennuyer. Puis le soir en rentrant chez elle, la jeune fille a regardé la télé et joué avec un membre de sa famille.

« ET LA MUSIQUE, ÇA COMPTE? »

Zoé quant à elle n'a pas pu relever le défi jusqu'au bout. « Ma journée commençait super bien, la veille, j'avais programmé un message pour prévenir que je ne pourrais pas utiliser mon téléphone le lendemain, car étant interne je ne voulais pas inquiéter ma famille, puis je l'ai éteint. J'avais aussi programmé ma montre pour que celle-ci sonne à 7h05. J'étais plutôt contente au petit matin, je me sentais libre tout en pensant aux notifications qu'il y aurait pu avoir sur mon téléphone. Après avoir déjeuné, je me suis mise à lire, puis d'autres élèves qui participaient comme moi ont fait pareil et j'ai trouvé ça impressionnant.

Quand la sonnerie a retenti après les cours, j'ai tout de suite sorti mon téléphone par réflexe pour regarder l'heure. Puis en étude j'ai eu un devoir à faire qui réclamait l'utilisation d'Internet alors encore une fois je l'ai ressorti instinctivement. C'est dingue, comme si cet objet faisait partie de moi! Malheureusement ce devoir était très important. J'ai demandé à mes camarades de m'aider, mais ils n'avaient pas la réponse alors j'ai dû le rallumer... mais le reste de la journée je m'en suis rarement servi! ».

Les quatre autres n'ont pas pu résister à la tentation... des messages importants leur avaient été envoyés ou alors ils ont carrément oublié qu'ils s'étaient lancés ce défi. Le reste de la classe (13 autres élèves) n'ont pas voulu participer arguant qu'il ne leur était pas possible de se passer de leur téléphone portable. Ils en avaient besoin, ont-ils dit, pour parler à leurs proches, regarder des films ou des séries, prendre des notes de cours, mais surtout pour écouter de la musique.

Nous avons aussi demandé à notre professeure principale si elle voulait bien y participer, mais elle a refusé. Cette journée-là, elle en avait besoin, mais si le défi avait été un autre jour, elle y aurait participé.

—Nolwenn et Zoé

O	E	K	T	E	R	R	E	C	Y	C	L	A	G	E	A	R	B	R	E
R	L	M	U	E	N	V	I	R	O	N	N	E	M	E	N	T	S	P	W
G	L	V	P	M	C	A	M	P	A	G	N	E	C	O	L	O	G	I	E
A	E	P	R	O	D	U	I	T	S	A	I	N	S	E	C	T	E	S	E
N	G	U	F	O	R	E	T	E	E	C	O	S	Y	S	T	E	M	E	T
I	U	F	L	E	U	R	S	A	O	Y	H	C	U	L	T	U	R	E	R
S	M	X	T	H	J	N	Q	U	D	E	S	H	E	R	B	A	G	E	A
M	E	O	J	A	L	I	M	E	N	T	A	T	I	O	N	H	B	M	C
E	S	P	E	S	T	I	C	I	D	E	S	L	K	Q	A	A	E	A	T
A	G	R	I	C	U	L	T	U	R	E	R	L	S	A	I	N	T	R	E
P	U	A	G	R	I	C	O	L	E	A	N	I	M	A	L	N	A	C	U
A	D	E	N	G	R	A	I	S	S	A	I	S	O	N	S	J	I	H	R
Y	U	Q	B	D	P	L	A	N	E	T	E	S	O	L	E	I	L	E	P
S	R	H	V	B	I	O	D	E	G	R	A	D	A	B	L	E	A	L	R
A	A	P	K	X	D	E	C	O	M	P	O	S	I	T	I	O	N	Ç	O
N	B	F	O	I	C	E	R	E	A	L	E	S	Ç	Y	K	X	A	L	P
S	L	T	Ç	B	I	O	L	O	G	I	Q	U	E	V	E	R	T	A	R
M	E	F	E	R	M	E	T	P	L	A	N	T	A	T	I	O	N	B	E
D	V	K	C	O	S	M	E	T	I	Q	U	E	S	C	E	S	U	E	J
A	R	E	S	P	E	C	T	B	U	F	F	R	U	I	T	S	T	L	U

- HERBES
- ENVIRONNEMENT
- DETOX
- FLEURS
- RECYCLAGE
- SAIN
- COSMETIQUES
- ECOSYSTEME
- DECOMPOSITION
- BETAIL
- ORGANISME
- DESHERBAGE
- PLANTATION
- MARCHE
- INSECTES
- CAMPAGNE
- PAYSANS
- ARBRE
- TRACTEUR
- FERME
- BIODEGRADABLE
- PRODUITS
- LAIT
- LOCAL
- DURABLE
- NATURE
- CEREALES
- FUMIER
- SOLEIL
- EAU
- FORET
- ECOLOGIE

LE BIO, TU CONNAIS ?

Retrouve le vocabulaire de l'agriculture biologique dans ce carré magique!

- BIOLOGIQUE
- AGRICULTURE
- LABEL
- LEGUMES
- ENGRAIS
- PESTICIDES
- VERT
- CHAMPS
- TERRE
- ANIMAL
- PLANETE
- RESPECT
- PRIX
- FRUITS
- CULTURE
- ALIMENTATION
- SANTE
- PROPRE
- AGRICOLE
- SAISONS

PAROLES DE MANIFESTANTS NIORT

Mardi 19 mars 2019, plus de 900 manifestants étaient dans les rues de Niort pour la journée de mobilisation. —Aurélié, Valentin et Pauline



MME TIRTON, 51 ans, professeure en collège: «un avenir désastreux nous attend et les jeunes n'auront aucune chance si on continue ainsi». Elle manifeste pour une société plus égale où les biens seraient partagés, la surconsommation inexistante, où la culture et l'entraide seraient des valeurs reconnues.



VALENTIN, 44 ans, enseignant en école primaire: «on est en train de complètement changer les structures des écoles de France à cause des réformes. Il faut au minimum que la société soit vivable et surtout qu'elle permette à chacun d'avoir une chance.»



SYLVAIN, 44 ans, infirmier: «Je veux que les gens aient de quoi nourrir leur famille en travaillant, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Je veux que l'argent revienne à ceux qui produisent.»



AMÉLIE, 37 ans, infirmière, est venue avec ses enfants: «Je manifeste aujourd'hui pour une éducation plus juste et souhaiterais une meilleure scolarité pour mes enfants.»



DELPHINE, 52 ans, enseignante au lycée Desfontaines de Melle: «Le 7 mars nous sommes mis en grève contre la réforme Blanquer». Elle enchaîne, «On ne peut pas prendre le temps de s'occuper des jeunes en difficulté, c'est impossible à gérer dans une classe de 35 élèves, ça n'est pas juste.»



ALAIN, 68 ans, chauffeur de bus: «Le peu de choses que nous avons acquis, nous sommes en train de les voir disparaître». Il exprime son mécontentement face aux écarts salariaux qu'il considère comme une injustice. «Je veux changer les choses» affirme-t-il. «Quoi qu'il advienne il faut rester unis»

LES ÉTUDIANTS NIORT ET LES JOBS D'ÉTÉ

Durant leurs vacances, un grand nombre d'étudiants se plongent dans le monde du travail et obtiennent leur premier salaire.

Comme chaque année, les moins de 18 ans sont à l'affût des «petits jobs». Certains, pour ne pas dire beaucoup, partent faire des travaux agricoles, faciles à trouver dans la région, tels que le castrage de maïs. «C'est franchement compliqué de trouver du taf, à part les maïs personne ne veut nous prendre» confie un groupe de jeunes lycéennes de 17 ans. «Tout passe par le bouche-à-oreille» affirme Mélissa, le castrage de maïs n'est pourtant pas une tâche facile, elle demande «qualité, rapidité, et efficacité du travail, mais la paye est cohérente, environ 150 euros par semaine, variable au vu du travail fourni». Elle ajoute que «ce job nous demande de grandir et de mûrir». Son salaire Mélissa l'économise difficilement, gagné sous le soleil et les arroseurs, elle souhaite payer ses études, «c'est toujours ça de pris».

Un autre étudiant de 15 ans, Eloi, lui, a eu plus de chance: «j'ai le bras long..., un appel à droite, un à gauche, un coup de piston et je me retrouve à MacDo pour cuire les steaks». Contrairement à d'autres, il n'a pas eu la nécessité de faire une lettre de motivation ni d'envoyer de CV. Sans trop de peine pour trouver son job d'été, il a empoché 70% du Smic pour les 3 semaines de juillet.

D'autres jeunes tels que Margot, 16 ans, originaire de Magné dans le Marais Poitevin, se

lassent des castrages de maïs. Elle a postulé pour devenir batelière dans le marais. En été avec l'arrivée des touristes c'est un boulot par lequel passe beaucoup de jeunes. «Pigouilleur, pigouilleuse» [de «pigouille»: long morceau de bois qui permet de déplacer l'embarcation] demande bien plus de compétences qu'il n'y paraît: en plus de présenter son CV et passer un entretien avec sa patronne, Margot doit obtenir le PCS1, le brevet d'aptitudes aux premiers secours. Les jeunes doivent suivre des cours d'histoire sur le marais poitevin pour pouvoir l'expliquer et la transmettre aux touristes. Les jeunes du coin sont privilégiés. Un test d'aptitude est réalisé: savoir parler tout en ramant après avoir mémorisé le circuit emprunté. «Ce taf n'est pas accessible à tout le monde, il faut être souriant, sociable, accepter de parler aux touristes, être assez sportif pour pouvoir ramer. La paye est super intéressante [environ 80% du Smic], mais c'est un vrai taf qui demande de l'investissement et de la responsabilité». Margot travaillera tout le mois de juillet et a réussi à négocier quelques week-ends de septembre, car elle n'est pas disponible tout le long du mois d'août, lors du pic de fréquentation dans le marais. Elle part pour une excursion linguistique. Ce travail lui permet de remplacer l'argent de poche et de payer «ses petits plaisirs» tout en mettant de côté.

À L'ANCIENNE

Un peu plus loin dans la rue, changement de génération avec Brigitte, une retraitée de 68 ans dans la quincaillerie. «Dans le temps on ne se tracassait pas, on regardait les petites annonces dans le journal et on trouvait notre bonheur». Avec sa première paye elle s'est achetée une voiture, un «objet d'autonomie» qui lui a permis de se déplacer entre Mongon et Villiers-en-Plaine pour «faire la chouille» et d'aller travailler à l'usine.

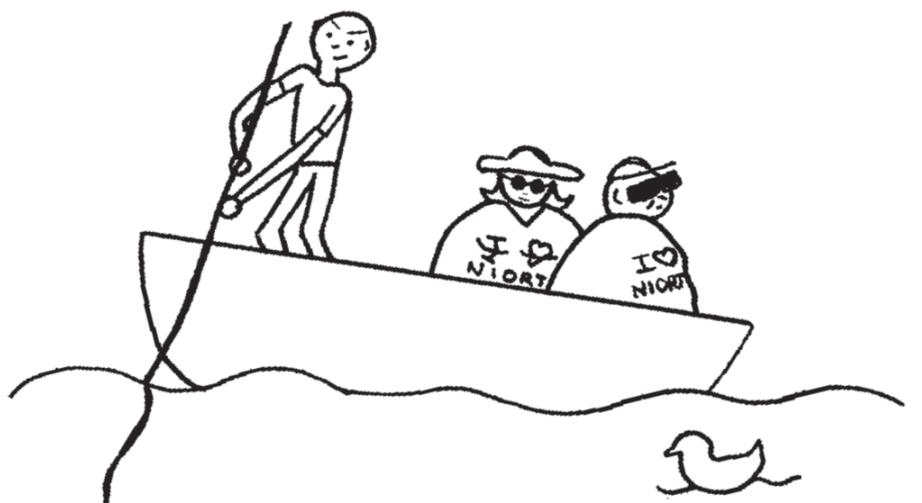
Liliane et Pierre, un couple de septuagénaires originaires de Niort, se souviennent: «nous n'avons pas eu le temps de trouver un petit boulot». A 14 ans et 16 ans, Pierre reprenait la ferme familiale aux côtés «du patriarce», Liliane intégrait les usines de couture rue de la gare. Le «pécule» n'était pas utilisé pour les activités, mais pour «aider la famille».

Autant de profils que de situations différentes. Marjorie, 36 ans, surveille sa fille Lucie, 7 ans à la Brèche. Elle replonge dans ses souvenirs d'étudiante: «à 16 ans, je cueillais le tabac et je gardais des enfants que je connaissais (...) comme ça, je pouvais payer mon essence pour aller à la Fac de droit à Poitiers, payer ma nourriture, essayer de voler de mes propres ailes quoi... J'ai quand même eu la chance d'avoir mes parents derrière moi notamment sur le plan financier. J'espère

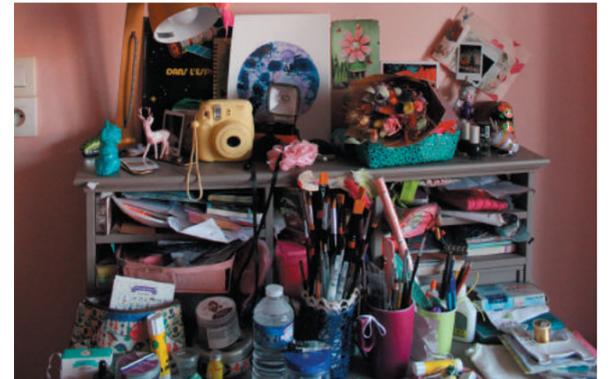
pouvoir en faire autant pour ma fille!». Plus tard, Marjorie est passée par le Crij (Centre régional d'information jeunesse) pour trouver un job: fille au pair à Oxford en Angleterre pendant 2 mois. «Je ne recevais pas vraiment de paye, c'était plutôt un échange de bons services. J'étais logée, nourrie, et je gardais les enfants. Un bon deal comme ils disent».

Mia, lycéenne, ne recherche pas vraiment de job d'été, c'est tout trouvé pour elle. «Moi j'ai fait du babysitting pendant les grandes vacances grâce à ma grand-mère qui fait circuler l'info. Les amis des amis finissent par me contacter et le tour est joué». Elle travaille pendant les vacances, car «les vacances de deux semaines c'est short, je dois bosser, je sors beaucoup, j'ai pas forcément le temps». Les parents ne demandent pas grand-chose, «ça varie d'une famille à l'autre» affirme Mia. Mia demande 9 euros de l'heure, légèrement plus bas que ce qui est généralement demandé, «j'ai pas envie d'abuser, mais je veux quand même que ce soit rentable». Mia a besoin d'argent, et, petit à petit, de prendre son autonomie. «J'ai pu m'acheter mes fringues d'été, j'ai un rapport différent avec l'argent maintenant, je pense que j'ai plus conscience de sa valeur. On grandit, on fait la fête, on mûrit, on vise progressivement l'autonomie et c'est top».

— Julie et Axel



UNE JOURNÉE AVEC PAULA



Dans la peau de Paula, 16 ans,
lycéenne à Niort.
—Margot



UNE JOURNÉE PRESQUE COMME LES AUTRES À L'ÉCOLE BOIS D'ANNE

Au 15 rue de la cabane à Bressuire, coincée entre des pavillons et un parc où viennent jouer les enfants, l'école ressemble à toutes les écoles construites dans les années 1970. mais dans ce bâtiment sombre se cachent des petits démons...

8H50 : ACCUEIL DES ENFANTS

Avant 8h50, on respire une dernière fois avant de recevoir les petits démons. Les parents arrivent à l'école entre 8h50 et 9 heures. Dans le couloir, ils aident leurs enfants à se déshabiller et à accrocher leurs habits au portemanteau, étiqueté à leur nom. Ils déposent aussi le doudou et la tétine que les enfants pourront récupérer plus tard, à l'heure de la sieste. Ensuite, les parents accompagnent leurs petits dans la classe. Ceux-ci s'installent au coin bibliothèque, au coin dinette ou dans les dessins «libres»... puis les parents disent au revoir à leurs petits... le moment le plus difficile pour tout le monde!

9H05 : LES RITUELS

C'est l'heure où les élèves se rassemblent autour du maître en demi-cercle...

Premier rituel: l'apprentissage de la date, que l'on évoque en chansons. Ensuite, place à la météo! On parle du temps qu'il fait. Le maître termine cette série de rituels en leur expliquant le programme des activités de la journée. Les activités sont détaillées et illustrées par des dessins.

9H15 : LES ATELIERS LUDIQUES

Après les rituels du matin, on passe aux activités ludiques avec 3 groupes de 4 personnes.

Durant ces activités ils apprennent à compter ou à connaître les noms des fruits ou ceux des animaux tout en s'amusant avec des jeux de société.

9H35 : PASSAGE AUX TOILETTES

L'heure est grave... Les enfants s'arrêtent tous aux toilettes avant leurs prochaines activités.

9H45 : ACTIVITÉ DE MOTRICITÉ

C'est sûrement le meilleur moment de la journée, les enfants courent, sautent... et pleurent car ils tombent. Les activités de motricité sont principalement des parcours, rondes et danses, expression corporelle (marcher à la manière d'un éléphant...), relaxation. Par exemple durant le parcours, l'enfant apprend à sauter, s'équilibrer, ramper, enjamber, contourner, grimper (...) sur un parcours constitué de ponts en plastique, de toboggans, de petites échelles... l'objectif est que l'enfant apprenne à gérer la prise de risque et à développer ses actions motrices. Beaucoup d'enfants, à cet âge-là ont du mal à se situer dans l'espace, à former un cercle par exemple. «C'est moins évident qu'il n'y paraît!».

10H35 : PASSAGE AUX TOILETTES

11H : ACTIVITÉS MANUELLES

Durant cette activité les enfants font les projets mis en place par le maître. En période de Noël, les sapins sont partout, avec des gommettes, du vert sur les branches, la feuille et la table.

11H50 : SORTIE ET DÉJEUNER

Certains enfants rentrent manger chez eux, d'autres se rendent à la cantine, pressés.

Le maître en profite aussi pour prendre de l'énergie.

13H : SIESTE

L'heure du calme est arrivée... Chacun rejoint son lit avec son doudou. Les animatrices profitent de ce moment aussi pour se poser, entre-temps le maître fait des activités ludiques avec les enfants des grandes sections.

15H : RÉVEIL ET ACTIVITÉS

Les enfants qui sont réveillés peuvent aller faire des dessins ou jouer à la dinette avec leurs camarades. Les enfants qui n'ont pas fini leurs activités manuelles du matin peuvent les terminer, mais on ne leur met pas la pression, car ils viennent de se réveiller!

15H45 : MUSIQUE

Chacun rejoint sa place, le maître fait son petit rituel du soir avant de rentrer à la maison. Le maître prend un livre et tout le monde écoute, la séance se termine par un tour de chants et de comptines.

15H55 : RETOUR DES PARENTS

Quand les parents arrivent, c'est l'heure de la libération! Chaque enfant rejoint ses parents et les autres vont à la garderie.

Voilà une journée type qui se répète toute la semaine avec son lot de rires, de pleurs, de cris et d'énergie.

—Tiago

KARINE, BRESSUIRE, RECONVERTIE ET CONVAINCUE

Karine est auxiliaire puéricultrice depuis 5 mois à «La Chamaille», une crèche à Bressuire. Après un Bep sanitaire et social, Karine passe un bac pro en médico-social qui lui a ouvert les portes d'un Ehpad dans lequel elle a pu mener à bien sa formation d'aide psychologique «j'ai été aide médico-psychologique pendant 10 ans et ensuite j'ai suivi la formation en cursus partiel d'auxiliaire de puériculture». Karine ne regrette pas son diplôme obtenu en juin dernier et encore moins le changement de carrière. Elle en parle facilement: «je n'avais plus de temps pour moi et ma vie de famille». Avec 2 enfants, Karine a préféré se «reconvertir dans quelque chose que j'aime et en même temps avoir des horaires convenables pour ma vie privée. Et puis j'adore le monde de la petite enfance, apprendre les tâches de la vie, les aider à évoluer chaque jour». Elle dit avoir toutes les qualités pour être auxiliaire puéricultrice: la patience, l'écoute, l'aspect sociable... Elle a choisi ce métier parce qu'elle adore le contact avec les enfants et donner des conseils aux parents. Aujourd'hui elle se plaît vraiment dans ce qu'elle fait: «je suis motivée chaque matin pour aller travailler», et il le faut pour passer une journée chargée avec les enfants.

—Eva T



«IL NE FAUT PAS ENTRER DANS LE JEU DES HARCELEURS»

MELLE

Un an de violences gratuites pour lui. «Je l'ai harcelé parce qu'il était différent et qu'il n'avait pas le même mode de vie que moi». Sans remise en cause, sans regret, il témoigne du harcèlement qu'il a fait subir à un de ses camarades de 4^e. «J'ai été pris au piège par l'effet de groupe, comme dans un engrenage». Il cite un exemple de harcèlement: «Lorsqu'il était dans la même pièce que nous, mes amis et moi parlions de lui dans le but de le blesser». La réponse de cette personne harcelée: ignorer ses harceleurs. «J'étais conscient que je pouvais me faire virer, mais ça m'était égal. Comme j'arrivais toujours à me défendre auprès de la direction, j'étais confiant. Si une personne de ma famille s'était fait harceler, je lui aurais dit de se défendre et je serais allé voir les harceleurs. Nous ne lui faisons pas subir de violences physiques, seulement des moqueries. Par exemple, en sport nous disions "5 mètres de sécurité" quand nous passions à côté de lui». Ce n'est que lorsqu'il est parti qu'ils ont pris conscience de l'ampleur de leurs actes. «Après son départ, nous ne nous en sommes pris à personne d'autre, c'était seulement lui parce qu'il était laid et sale. On l'humiliait quand il y avait le plus de monde.» Aujourd'hui, il n'est pas bouleversé par les actes de discrimination qu'il a commis. Il semble sûr de lui. Presque fier. Il paraît froid à l'égard de son camarade qu'il a harcelé pendant un an. À la question s'il serait prêt à recommencer, il répond froidement: «je n'ai pas de raison de le refaire». Par déduction, on entend que s'il avait l'occasion de le refaire, il n'hésiterait pas.

«ON ME CRACHAIT DESSUS»

Trois ans de galère pour elle. Tout a commencé en primaire. Elle est remarquée à cause de ses bonnes notes en classe de CM2. Devenue première de la classe, elle commence à subir des moqueries ainsi que d'autres violences psychologiques de la part de ses camarades.

Ils l'insultaient, la traitaient d'intello notamment. Elle recevait des réflexions, se faisait humilier en cours.

À son entrée au collège, elle se retrouve de nouveau face à ses harceleurs. La situation empire. Ses amis passent du côté des harceleurs. Le harcèlement s'aggrave: mots dans le casier, crachats. «On me crachait dessus parce que j'étais très appréciée des professeurs.»

«Personne ne le savait parce que mes harceleurs savaient être discrets, et moi je n'ai jamais osé en parler ni à mes parents ni à la direction, par peur de représailles encore plus violentes que ce que je subissais déjà. Ce harcèlement a cessé lorsque j'ai déménagé, en 4^e. Quand je suis arrivée dans un nouvel établissement, j'ai recommencé une nouvelle vie et aujourd'hui je suis heureuse, j'ai des amies et j'ai laissé le passé derrière moi.»

Elle en a tiré une vraie leçon de vie. «Le plus dur a été de voir mes amies m'abandonner par peur d'être elles aussi harcelées en restant à mes côtés, elles se sont donc liées d'amitié avec les harceleurs.» Elle ajoute: «Ceux et celles qui sont dans ce cas doivent rester forts et croire en leurs convictions, ne surtout pas entrer dans le jeu des harceleurs. Mais tant que la boucle n'est pas refermée, c'est un cercle vicieux et c'est très compliqué de s'en sortir. Lorsque j'ai déménagé, j'ai tout laissé derrière moi et j'ai décidé de paraître forte aux yeux d'autrui, de me faire de nouveaux amis et de ne plus jamais faire trop confiance aux autres. J'ai aussi retrouvé mon droit d'expression, car avant je ne pouvais pas, je n'osais pas parler.»

Aujourd'hui, elle se méfie beaucoup et se prépare à tous les mauvais coups que pourraient lui faire les personnes qui l'entourent. Trois ans de calvaire pour elle. Un an de violences gratuites pour lui.

—Marion et Clémence

LA MEILLEURE ORIENTATION EST CELLE QU'ON CHOISIT

MELLE

Le choix d'orientation des jeunes est influencé par leur éducation. Mais est-ce que tout est joué à l'avance? Théo et Gaël ont posé la question à deux lycéens. «C'est ce que je veux faire depuis toujours!», lance Alex qui vit modestement à la campagne dans la ferme de ses parents. Les jeunes qui vivent dans des communes de plus de 3000 habitants sont plus favorisés dans tous les domaines culturels (cinéma, théâtre, expo...etc), ils ont davantage accès aux transports en commun, aux supermarchés, aux commerces... Alex, qui est en lycée général en STI2D (énergie et environnement) va passer un bac technologique, mais aucune orientation n'est prédéfinie. S'il a de bons résultats, ce n'est pas pour autant qu'il est destiné à devenir ingénieur. Les jeunes sont très influencés par leur éducation dans le choix de leur futur métier. Souvent, ceux qui ne savent pas quoi faire après le bac trouvent un «job» qui ne leur plaît pas forcément, mais qui fournira un salaire décent. Alex espère bien ne pas en arriver là. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise orientation. Il faut faire ce que l'on aime. Au lycée Joseph Desfontaines, à Melle, Louis est lycéen en 1^{re} littéraire. «C'est un choix que j'ai fait. On ne m'a pas imposé mon orientation scolaire», dit-il. Louis est originaire d'Angleterre. Il a vécu avec ses parents pendant sept ans à Paris, et pour des raisons professionnelles ses parents ont déménagé il y a 5 ans dans l'ouest de la France. Il est donc arrivé d'une grande ville, alors qu'ici les villes sont plus petites. Plus tard, Louis voudrait être libraire. Il souhaiterait exercer son métier dans une petite ville de campagne, car il pense que la culture doit être accessible à tous. «J'aimerais apporter mes connaissances littéraires à d'autres personnes». Un de ses projets serait de proposer des séances quotidiennes de lecture gratuite pour les jeunes qui n'ont pas forcément les moyens de s'acheter des livres, et qui veulent s'instruire et découvrir de nouvelles choses. Louis est très soutenu et encouragé par les enseignants de son lycée. Cela le motive au quotidien pour continuer ce qu'il fait et pour pouvoir un jour vivre de sa passion.

—Théo et Gaël

NIORT

« JE VOUS METS EN PRISON, MAIS UN JOUR VOUS ME REMERCIEREZ »

Est-ce que ça rend un lapin plus intelligent de le mettre en cage ? glisse Jean*, 19 ans, en guise de propos introductif avant de m'accompagner chez lui, à la rencontre de son colocataire. Denis*, 26 ans, a passé près de 4 années au centre pénitencier de Vivonne, dans la Vienne. Arrivés devant l'appart des 2 colocataires, Denis était sorti faire les courses. Nous l'avons attendu. Pendant ce temps, Jean entame la conversation et revient sur l'enfance de Denis. Abandonné par ses parents, il s'est retrouvé dans une famille d'accueil, plus ou moins malmené, il fugue à 16 ans. Lui qui s'intéressait un peu au dessin, il s'est mis en tandem avec un ami tatoueur et ont fini par monter une boutique de tatouage.

Denis revient des courses les bras chargés, ouvre son appartement, passe devant une petite cuisine et nous invite au salon. L'appartement est en désordre. Les murs de la pièce sont couverts d'une tapisserie jaune soignée par rapport au reste de son mobilier. Au milieu, trône une petite table basse, une bouteille de bière est ouverte, au sol une moquette blanche devenue grise avec le temps

LA PRISON C'EST L'ÉCOLE DU CRIME, TU ENTRES POUR UN VOL DE BONBONS, TU RESSORS T'ES UN BRAQUEUR

et la poussière. Le reste de la pièce est meublé avec des banquettes grises usées, sur lesquelles se sont assis Denis et Jean. J'opte pour un tonneau très bancal. Denis porte une veste streetwear rouge à capuche, un jean classique et des baskets, « je suis allé en prison pour trafic de cocaïne pendant 4 ans ». Jean précise : « quand il a eu un boulot de tatoueur, l'argent a coulé à flots, pour quelqu'un qui n'en avait jamais eu, c'était énorme et il a commencé à s'intéresser à la cocaïne, il s'est drogué et il est entré dans le trafic. Il s'est fait prendre une première fois, n'a pas eu trop de soucis, mais a perdu son taf. Il a essayé de faire un gros coup avec la cocaïne, mais il était consommateur ». Un jour, sur la route, Denis a pris de grosses doses et il s'est endormi. La douane est passée, il s'est fait prendre avec sa cargaison. Lors de son procès, le juge a dit quelque chose qui l'a marqué : « Je vous mets en prison, mais un jour vous me remercirez ». Il l'a très mal pris. Son quotidien en prison était très rythmé et monotone. « Réveil, traitement, bouffe, 1h30 de promenade le matin et l'après-midi, le reste du temps tu es tout le temps enfermé ». Il se souvient de sa première impression, « ça calme tout de suite. Dès que je suis arrivé, on nous a mis à 8 dans une cellule. La nuit elles sont bloquées, c'est là qu'il t'arrive les pires trucs si t'as pas une grande gueule ! J'arrivais pas à dormir à cause des cris des autres et personne ne venait ». Il poursuit, « la prison c'est l'école du crime, tu entres pour un vol de bonbons, tu ressorts t'es un braqueur ».

Sa réinsertion dans la vie active a été difficile, « ma copine m'a quitté, je n'ai pas retrouvé de travail, j'ai tout perdu, ça a gâché une grande partie de ma vie ». Mais il reste convaincu de l'utilité des prisons « il en faut, dans certains cas ça s'avère utile ». Jean reprend, « malgré tout, c'est ce qui lui a permis, en étant en prison, de sortir du trafic de drogue ». Denis est maintenant sous traitement, ce qui permet d'atténuer son addiction et ne plus avoir affaire aux dealers. « J'ai arrêté les grosses conneries » avoue Denis. Mais il y a encore du chemin à parcourir avant d'être totalement indépendant de la drogue.

—Pauline, Cylia et Valentin

* Prénoms modifiés

« LE PLUS IMPORTANT C'EST D'AIMER LES GENS »

BRESSUIRE

Quand on rencontre Isabelle, on ne s'attend pas ça. Le centre socioculturel d'Airvault (79) n'a pas de secret pour elle, puisque depuis ses 18 ans elle le fréquente. Taille moyenne, les cheveux courts, les yeux marrons, son style raffiné est repérable dans la foule. À 37 ans, Isabelle s'occupe des enfants de 0 à 6 ans au centre socioculturel Airvaudais-Val-du-Thouet. Patiente, à l'écoute, dynamique, elle aime le travail d'équipe, son métier et surtout le contact avec le public. « Le plus important c'est d'aimer les gens » dit-elle. Son premier choix n'était sûrement pas celui-ci, elle voulait exercer ses compétences dans des écoles maternelles en tant que professeure et étudier l'éveil de l'enfant. Elle voyait son avenir tout tracé, mais en découvrant de nouveaux métiers et lieux, elle a fait d'autres choix. Isabelle était une élève exemplaire, elle obtient son brevet des collèges sans difficulté et se

dirige vers un Baccalauréat littéraire qu'elle obtient avec fierté. Puis direction la Fac où elle s'inscrit en licence de lettres modernes, parallèlement elle passe son Bafa. C'est à l'occasion de stages en milieu professionnel qu'elle se remet en question. Son année d'assistante d'éducation dans un collège, confirme ses envies. Isabelle se décide à passer le concours d'éducatrice de jeunes enfants. Elle l'obtient la deuxième année, « ce concours est très difficile et il faut beaucoup travailler, mais je voulais réussir alors j'ai appris et appris... ». Sa formation en école dure un peu plus de 2 ans, heureuse dans sa vie professionnelle, elle a trouvé sa voie dans ce centre socioculturel d'Airvault et ça personne ne peut le lui enlever... —Clara B.

NIORT

SAM, LE PETIT HÉROS DE SA CLASSE

Le quotidien d'un garçon atteint trisomie 21

Sam a tendance à être le chou-chou de sa classe (...) il joue avec tout le monde ». Pourtant Sam n'est pas tout à fait un garçon comme les autres, « c'est un jeune garçon de 12 ans atteint de trisomie 21 accidentelle et non génétique », nous dit Pierre-Yves, père de Sam, avant de rajouter que sa scolarisation a été « très compliquée ». « Ils nous ont refusé l'accès à l'école primaire, on a été obligé de défendre son cas en commission à deux reprises ».

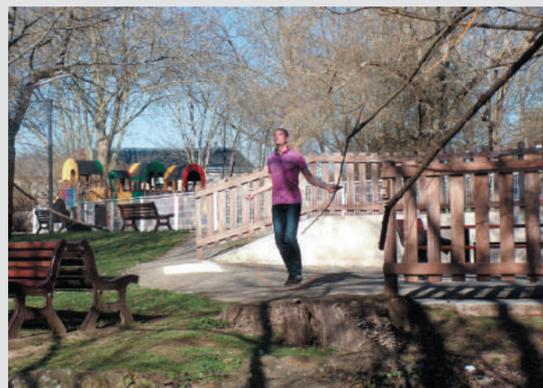
Sam a commencé sa scolarisation à 4 ans, n'étant pas prêt avant. Après ses 3 années de maternelle, dans une dernière difficile pour l'enfant, il a finalement réussi à intégrer la classe ULIS [Unité localisée pour l'inclusion scolaire] de l'école primaire Edmond Proust. Dans son école, il est le seul enfant atteint de trisomie. « L'éducation nationale a encore du mal à accepter les enfants handicapés à l'école ».

Son meilleur ami est un immigré qui parle anglais. « Il préfère parler anglais, car il se rend compte que les autres ont aussi du mal (...) il ose plus facilement parler anglais ». Sam ne parle presque pas, il ne sait pas compter jusqu'à 10. Il reconnaît quelques lettres, mais il ne sait ni lire ni écrire, ni dessiner. « On sait déjà qu'il n'y a pas de possibilités de collège pour lui parce qu'il n'a pas assez progressé ». Pierre-Yves espère que son fils pourra être placé en IME. Les IME sont des Instituts médico-éducatifs pour les enfants atteints de handicap

pour pallier les problèmes d'éducation. Les enfants y sont scolarisés pendant quelques heures et le reste du temps ils y travaillent la motricité et l'orthophonie. « Le grand problème des parents d'enfants handicapés est qu'on a du mal à se projeter ». L'idéal pour lui serait que son fils soit autonome et apte à travailler. Il pense que ce n'est pas très réaliste, ne pouvant pas savoir comment il va évoluer.

Le père de Sam est aussi adhérent à l'association trisomie 21. « Cela m'a permis de voir comment ça pourrait se passer dans l'avenir ». En s'impliquant dans cette association, Pierre-Yves a pu rencontrer des personnes dans sa situation. Ce qu'il souhaite pour tous les enfants et parents dans le même cas, c'est qu'ils ne soient pas obligés de justifier leur souhait de scolariser leurs enfants et qu'on développe leur inclusion dans le milieu ordinaire. « C'est normal que notre enfant aille à l'école ».

—Margot, Justine R.



« QUAND ON ARRIVE LE MATIN À L'ÉCOLE, C'EST LES SOURIRES, LES CÂLINS, LA JOIE. ET ÇA C'EST JUSTE GÉNIAL »

BRESSUIRE

Isabelle est une grande femme brune, énergique, qui sait alterner sourires et sérieux dans ses classes de moyenne section et grande section de l'école Saint Cyprien à Bressuire. Depuis 2008, elle y enseigne aux plus petits, mais son métier elle l'exerce depuis près de 28 ans. Depuis toute petite elle était sûre d'une chose: vouloir travailler avec des enfants. « Ah oui, je me suis cherchée un certain temps, savoir si je devais travailler avec des enfants de la petite enfance ou des enfants en maternelle, primaire. J'ai aussi voulu être orthophoniste, éducatrice de jeunes enfants et puis

les aléas de la vie ont fait que j'ai obtenu un diplôme universitaire en psychologie. » Isabelle le confirme: pour devenir une enseignante géniale, il faut multiplier les qualités: « aimer les enfants, aimer le contact avec les personnes, quels que soient les enfants, mais aussi les adultes parce que c'est un métier de relation ».

Son métier continue de l'épanouir pleinement, « les enfants sont attachants, ils sont remplis d'humour, ils nous font découvrir et apprendre des choses impressionnantes. Quand on arrive le matin à l'école, c'est les sourires, les câlins, la joie et ça c'est juste génial ». Isabelle précise

aussi que dans son métier il faut savoir s'adapter, évoluer parce que « c'est passionnant, on ne finit jamais d'apprendre ». Elle consacre beaucoup de temps à ses élèves, et elle a mis plein de choses en place dans sa classe qui fonctionnent très bien, pourtant elle reste frustrée sur un point. « Ce que je changerais sans aucun doute c'est l'effectif dans ma classe. Là j'ai 28 élèves, c'est très difficile de passer du temps tous les jours auprès de chaque enfant » précise-t-elle d'une voix déterminée.

—Valentine

MELLE ET SI VOUS ÉTIEZ MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE?

Deux élèves du lycée agricole Jacques Bujault (79) ont recueilli des avis d'élèves et de leur cheffe d'établissement sur le système scolaire français.

Si les pays nordiques ont un meilleur taux de réussite scolaire que nous les Français, c'est qu'il est peut-être temps de revoir notre système éducatif. C'est avec cette idée en tête que nous sommes allées à la pêche aux bonnes idées, auprès de notre cheffe d'établissement Mme Hascoët, mais aussi auprès d'un élève de BTS de Production animale en deuxième année et d'un élève de 5^e au collège et d'autres élèves afin d'avoir des avis de différentes générations.

Selon Mme Hascoët chacun doit s'adapter aux rythmes et aux contraintes scolaires qui s'améliorent d'année en année. « Chaque réforme se traduit par 1 à 2 heures de moins par semaine », dit-elle. Chacun doit y mettre du sien pour obtenir des compromis. « Quand il y a moins d'heures de cours, il faut qu'il y ait des activités extrascolaires mises à disposition des élèves ». Depuis des années le système scolaire français a évolué sur certains points, mais l'éducation a également perdu des choses intéressantes telles que les cours manuels. « À l'époque, au collège nous avions des EMT (Education manuelle et technique) de cuisine, de découpage de bois, obligatoires tous les trimestres ». Certaines réformes ne font pas l'unanimité surtout auprès des élèves, attachés à leurs petites habitudes. « Le système des bonshommes rouges et verts et des compétences acquises sont compliqués à instaurer, car les notes sont ancrées culturellement et se transmettent de génération en génération », estime-t-elle.

AMÉLIORER L'ORIENTATION DES ÉLÈVES

Benoît Cartier, 19 ans, est étudiant en BTS PA (productions animales). Il a quant à lui une autre vision de l'éducation scolaire. « Le but de l'école c'est de nous enseigner les bases et de nous faire mûrir avant l'entrée dans le monde du travail. » Ayant lui-même eu du mal à trouver la filière qui lui correspondait après le collège, il souhaiterait pour les générations futures une meilleure aide au choix des orientations afin de faciliter les parcours scolaires de tous. Pour cela, il verrait bien la mise en place d'« un mini stage pour chaque filière avant qu'on se lance dedans ». Cela permettrait selon lui de réduire les erreurs d'orientation assez fréquentes chez les jeunes.

Xavier, élève de 5^e au collège Saint-Sacrement à Aigrefeuille-d'Aunis, ne sait pas encore quel métier il voudrait faire plus tard, mais envisage de se diriger vers un baccalauréat général scientifique. « Le but de l'école est de très bien former les élèves pour qu'ils aient une bonne vie et un bon métier. À partir d'un certain niveau, les cours doivent fournir un apprentissage indispensable et utile », dit-il.

Nous avons interviewé des personnes de différentes catégories d'âge pour leur demander ce qu'ils changeraient s'ils étaient ministre de l'Éducation nationale. Nous nous sommes rendu compte que plus les élèves avancent dans les études et moins ils perçoivent l'importance de l'école et le bénéfice qu'ils peuvent en retirer. A la différence d'un collégien qui, lui, connaît bien le rôle et l'importance de chaque matière. Il a de l'ambition pour son parcours à venir, mais ne se prépare pas suffisamment aux complications du choix des filières et de la poursuite des études.

La cheffe d'établissement défend quant à elle des parcours adaptés aux attentes des élèves, mais souhaiterait également des aménagements raisonnables du temps de travail et ainsi favoriser les activités extrascolaires qui améliorent l'autonomie et les conditions de travail de l'élève (moins de travail = plus d'efficacité).

« Les pays nordiques ont certes un système éducatif différent du nôtre, mais les chiffres montrent tout de même que c'est un système global qui fonctionne et qui se distingue très largement des autres pays », conclut Mme Hascoët.

—Mélicha et Rochelle



PROMENADE(S)

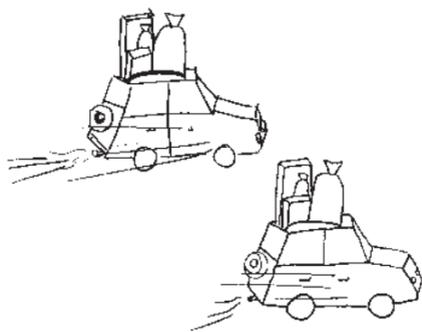
Photos réalisées en atelier avec le Centre socio-culturel De Part et d'Autre, au Clou-Bouchet à Niort.



NIORT

EN VOITURE AVEC INGRID ET JULIE

Avec leur voiture, elles vont partir dans le désert en quête d'aventures.



Il est 14h30... Une petite maison cubique située à l'angle de la rue des Quatre Vents et de la rue Jean Macé à Niort. Un portail noir ouvrant sur de hauts murs traversés par une grande baie vitrée... Nous ne sonnons pas et pour cause, le rendez-vous a été pris avec la consigne explicite de ne pas perturber la sieste du petit. Derrière la baie vitrée, Ingrid nous observe, une tasse de café dans une main et une cigarette dans l'autre.

« Bonjour, vous êtes les élèves de Jean Macé pour l'interview ? » Impossible de ne pas jeter un œil sur la jolie cabane en bois et les jouets éparpillés dans le petit jardin. Nous longeons la table basse de la terrasse sur laquelle trône un pot de fleurs en terre cuite rempli de mégots. Une fois installées autour de la grande table de la salle à manger, nous remarquons l'ordinateur allumé et des liasses de papiers épars qui contrastent avec la géométrie générale de la maison.

Ce contraste, on le lit aussi sur le visage d'Ingrid entre son regard déterminé et ses cheveux légèrement ébouriffés. Maman, infirmière libérale et pilote automobile, Ingrid semble avoir trois vies et l'énergie pour relever tous les défis. Sur la table, des badges, des bracelets et toute une documentation sur le « Cap Fémina ».

« Ça fait depuis janvier 2018 qu'on est sur ce projet et compte tenu de son coût financier, avec Julie Sibieude – ma coéquipière et amie – on a monté une association pour pouvoir partir ». Pour leur rallye dans le désert marocain, 100% féminin, Ingrid et Julie ont besoin de rassembler 15000€. Voilà pourquoi Ingrid consacre ses deux jours de congé à rechercher des mécènes et des sponsors. Cette passion pour le sport automobile lui a été transmise par son père, décédé il y a quelques années. Elle l'accompagnait sur les circuits et le rallye est une manière de lui rendre hom-

mage. « 70 % des participantes sont françaises, mais on retrouve aussi des belges et des suisses en grand nombre ». Toutes sont fermement décidées à boucler les douze jours de course en relevant le défi de l'orientation dans les dunes sahariennes.

« C'était énorme de pouvoir sortir de son quotidien et là, plus on approche du rallye, plus on est excitée... ». Ingrid a rencontré beaucoup de difficultés durant cette aventure, mais elle ne se laisse pas abattre pour autant. Le budget n'est pas encore bouclé, mais le désir de se dire que « ça y est,

on va le faire », est plus fort que tout. « Faut pas trop se poser de questions afin de n'avoir aucun regret ». Ingrid se retrouve pleinement dans un rallye qui porte haut et fort la place des femmes dans le sport mécanique tout en encourageant les concurrentes à lâcher le volant le temps de repeindre une école au Maroc ou d'acheminer des affaires de puériculture... « L'échéance arrive et là, on commence à mesurer l'ampleur de l'aventure et d'un coup, on va se dire "mince, on part" ».

—Melissa, Justine B.

UNE COURSE DE MEUFS

Le « Cap Fémina » est un « rallye solidaire 100% féminin » parcourant trois pays différents : la France, l'Espagne et le Maroc. Ce rallye est basé sur la solidarité : une première action consiste à acheminer des affaires de puériculture de la France au Maroc et une deuxième vise à remettre en état les systèmes d'irrigations dévastés à cause de nombreuses tempêtes de sable. Des balises sont à trouver tous les jours et dans toutes les villes traversées. Basé sur l'orientation, les 70 équipages n'ont qu'une boussole et un road-book pour entamer l'aventure !

LE BALLON OVALE AU FEMININ

MELLE

Nicolas Agakhan est entraîneur d'une équipe de rugby féminin à Melle. Nicolas a commencé à manier le ballon ovale à l'âge de 16 ans et a joué jusqu'à ses 38 ans. Puis il est devenu entraîneur des cadets, de tous niveaux, avant de fonder, il y a 4 ans, à Melle, une équipe féminine. Avant la constitution de cette équipe, les joueuses de Melle qui voulaient passer au niveau senior devaient quitter le club pour rejoindre celui de Niort avec lequel une entente avait été passée. L'équipe melloise compte dans ses rangs une joueuse qui a été championne de Guyane.

MEILLEURES QUE LES GARÇONS

Pour Nicolas, les méthodes d'entraînement sont les mêmes pour l'équipe fémi-

nine que pour les équipes masculines. Et d'ailleurs, peu de choses différencient le rugby féminin et masculin si ce n'est la taille du ballon – plus petit pour les équipes de filles. Aujourd'hui, lorsqu'un club joue à un certain niveau, il est obligé d'avoir une équipe féminine sinon il encourt de lourdes pénalités. Selon Nicolas, la médiatisation du sport féminin se développe de plus en plus. De grands matchs de coupe sont retransmis sur plusieurs chaînes de télévision. Cela permet à tous de pouvoir suivre les équipes féminines qui obtiennent de très bons résultats. D'ailleurs, l'équipe de France féminine de Rugby a de meilleurs résultats que l'équipe masculine.

—Camille et Antonin

Autre qu'écrite, la parole peut être écoutée et même vue. Le blog « À nous la parole ! » reprend toutes les « paroles » des participants sur différents supports (écrit, vidéo, audio et audio interactif) : www.confluences79.fr



La classe de Seconde Bac Pro Accompagnement, soins et services à la personne du Lycée professionnel Simone Signoret de Bressuire a eu l'occasion de porter un regard sur la fabrique de l'information. Après un premier temps de rencontre pour échanger sur les médias et le métier de journaliste, ces élèves souvent éloignés de la presse écrite, se sont vu confier une mission : rédiger leurs propres articles ! Dans le cadre de leur formation, ils ont passé trois semaines dans une structure liée à la petite enfance et nous avons souhaité qu'ils nous relatent cette première expérience dans le monde du travail. Ces élèves qui se destinent aux métiers d'aide à la personne (d'auxiliaire de puériculture à aide-soignant) ont donc pour cette fois troqué la blouse contre le micro et le stylo pour des articles plein d'admiration à l'égard des professionnels qui les entourent !

—Alexis Provost, professeur au lycée Simone Signoret à Bressuire

Trois classes de 1^{re} du lycée agricole Jacques Bujault de Melle ont eu la chance d'échanger avec des journalistes pour connaître la réalité de l'information. À leur tour, ces élèves se sont vu confier l'écriture des articles et une émission radio. Quelle tâche difficile, mais au combien pédagogique ! Il a fallu donc rechercher, interroger, vérifier les informations puis rédiger. Le travail quotidien du journaliste quoi ! Mais pourquoi parler ou écrire ? Pour mille raisons, pour informer, pour faire passer leurs connaissances, pour présenter leur formation, leur passion, pour dire leurs craintes, leur révolte... Ils en ont trouvé des raisons pour le faire ! Mais la meilleure raison, c'est qu'on les écoute !

—Karine, Corinne et Grégoire Enseignant-es au Lycée agricole Jacques Bujault à Melle

Ils sont plus de 150 : Mélissa, Margot, Valentin, Tiago, Pauline, Gaël, Eva... et pourtant ils ne sont qu'un, les « jeunes » ; étiquette générique et désincarnée, trop souvent utilisée. Rencontrés dans leurs classes, à la maison de quartier, dans les médiathèques à Bressuire, Melle ou Niort, nous avons voulu leur laisser un outil pour s'exprimer. Nous, c'est un collectif de journalistes qui mène des ateliers de sensibilisation aux médias depuis plusieurs années, auprès des publics qui en sont éloignés. Les « jeunes » en font partie, comme les « vieux » d'ailleurs. Ce sont eux qui ont choisi leur sujet, porté leurs regards sur ce qui les entoure et à l'heure où les lieux de paroles semblent s'être échappés dans les fibres du numérique, voici quelques pages d'un journal qui matérialise cette parole.

—L'équipe de Chronos et Kairos

Avec le soutien de la Drac Nouvelle-Aquitaine, de Niort Agglo, de la Médiathèque départementale des Deux-Sèvres, du lycée Jean Macé à Niort, du collège Jean Zay à Niort, du Centre socioculturel De Part et d'Autre à Niort, du lycée Jacques Bujault à Melle ; de la Médiathèque de Melle, du lycée professionnel Simone Signoret à Bressuire, de la ligue de l'enseignement des Deux-Sèvres, de la Radio D4B